

le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :
Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.

Pour l'Etranger :
Un an. 10 fr.
Six mois. 5 fr.

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social
qui assure à chaque individu le maximum de bien-être
et de liberté adéquat à cha que époque.

Amnistie, Amnistie, Amnistie !!!

Il faut qu'on ouvre toutes grandes les Portes des Bagnes et des Prisons

Pour la libération de Cottin

Il ne s'agit point que nous invoquions l'Amnistie gouvernementale en faveur de l'homme qui osa porter un bras sacrilège sur l'idole de la Bourgeoisie.

Nous ignorons totalement ce que sera cette amnistie, jusqu'où elle ira ; quelles seront les catégories d'enfermés qui en bénéficieront.

Le projet Clemenceau-Ignace ne s'annonce pas large. Peut-être subira-t-il une extension à la discussion parlementaire ? Peut-être ?...

Tout dépendra du vent qui fait tourner la girouette politique. Aussi étonné que qu'on la conçoive il reste néanmoins moins douloureux que l'amnistie aille jusqu'à Cottin.

Et pourtant nous ne renonçons pas à l'idée de voir un jour prochain notre vaillant camarade reprendre son poste dans la mêlée, à nos côtés.

D'où nous vient cette espérance ? D'une antithèse de justice que nous constatons, dont le peuple s'indigne et dont les dirigeants seront bien forcés de s'inquiéter un jour ou l'autre.

Selon les cours de justice, les attentats politiques nés de la guerre, à l'occasion et en conséquence de la guerre, ont reçu des sanctions bien différentes et souvent contradictoires.

Ainsi Villain fut acquitté de l'assassinat de Jean Jaurès. Pourquoi Cottin a-t-il été condamné à mort ? Et pourquoi, après avoir été voué, par sentence de Conseil de guerre, au peloton d'exécution, a-t-il bénéficié d'une « mesure de grâce » ?

Il y avait donc quelque chose qui motivait ce revirement subit.

La Justice du Conseil de guerre qui condamna ou celle de la Cour d'assises qui acquitta était donc entachée de fausseté, d'esprit de classe qui rendait révoqués ses arrêts dans un cas ou dans l'autre ?

C'était une justice de bon plaisir, c'est-à-dire que ce n'était pas une justice du tout.

La sentence est nulle parce que viciée à sa base, nulle confirmée par la mesure de grâce. Cottin reste condamné à 10 ans de réclusion. C'est plus qu'il n'en faut pour mourir dix fois de mort lente.

Etant donné l'état de santé précaire de l'emprisonné, il y a peu de chances pour qu'il résiste longtemps au régime du cachot.

La prétendue grâce se traduit donc par une aggravation de supplice. Est-ce là ce qu'on a voulu ? Cottin meurt à petit feu, — et l'on s'imagine ce que comporte de souffrances une telle mort, — alors qu'on a estimé que la peine capitale ne lui était pas applicable ! Ennemi qui appelle à bref délai un correctif nécessaire. Ce correctif ne peut être que la libération.

Car nous sommes ramenés à Villain. Villain, est libre comme l'air, lui qui froidement, sans risque, d'un geste lâche, a tué le tribun socialiste.

Cottin qui n'a fait que blesser légèrement un gouvernement dont l'étoile n'a d'ailleurs cessé de poursuivre sa marche ascendante vers le zénith de la dictature bourgeoise, Cottin se meurt misérablement dans un *in pace*. Voilà l'insupportable antithèse.

Nous ne devrions pas avoir besoin de la dénoncer. Elle éclate aux yeux. Il ne s'agit plus ici d'amnistie ou de grâce : un acte d'équité s'impose sous la dictée de la raison.

Le maître actuel du Pouvoir qui fut un écrivain philosophique remarqué et qui rompit dans sa longue carrière de journaliste plus d'une lance en faveur de la Justice et du Droit, est, nous le savons, et la classe ouvrière aussi le sait, vigoureusement porté aux méthodes d'arbitraire et de violence, animé sur sa vieillesse de rancunes qu'expliqueraient peut-être des déceptions de jeunesse. Cet esprit de rancune et de haine, et ces actes d'arbitraire et de violence ont armé le bras de Cottin.

Nous n'aurons pas la candeur d'en appeler contre la férocité d'aujourd'hui, à l'apparente générosité d'hier, d'en appeler contre le Clemenceau de

A BAS BIRIBI !...

Premier couplet

Biribi, Biribi, c'est là-bas en Afrique,
Où de robustes gars sont enrégimentés,
De ces gars qui n'ont pas la foi patriotique
Et qui sous les drapeaux restent des révoltés
C'est le Grand Rendez-vous des épaves humaines
Qui ne sont que des fruits de notre société,
S'il fallait de ces fruits en rechercher les graines
Il nous faudrait fouiller toute l'humanité.

3^e couplet

Biribi, Biribi, c'est là-bas en Afrique,
Où l'on entend encore les fers brayer des os,
Où du matin au soir travaillent sous la trique,
Combien de vos enfants ont creusé leurs tombeaux
De l'ignoble chaouch cruelle est la rancune,
L'art de martyriser souligne sa fonction.
Pendant ce temps messieurs d'en haut d'une tribune
Vous élus montez parler de Civilisation.

Paroles et musique de Charles Tavan

Refrain

Abolissez les bagnes militaires ;
Où tant de gars laissent encore leur peau
Abolissez ces gouffres sanguinaires,
Au fond desquels baigne votre drapeau ;
Pour une fois, soyez humanitaires,
Abolissez les bagnes militaires.

En vente à la « Librairie Sociale ».

2^e couplet

Biribi, Biribi, c'est là-bas en Afrique,
Où la pédérastie est à l'ordre du jour,
L'Homme y supporte tout sans la moindre réplique
De la torture au vice il passe tour à tour
C'est le nec plus ultra de la grande Débauche,
C'est le nouveau foyer des meurtres d'inquisitions,
C'est le point noir lointain qui sabote l'ébauche
D'un progrès espéré par les Révolutions.

4^e couplet

Mais votre Biribi, n'est pas rien qu'en Afrique,
Eh quoi ! vous paraissez à ces mots ébahis,
Tous les casernes de votre république
Sont vus le savez bien des autres Biribis.
Allons reconnaissez que vos erreurs grossières
Vous ont fait accomplir des monstruosités,
Drapeau, Propriété, Capital et Frontières
Ont toujours entravé toutes nos libertés.

LES TRAVAUX PUBLICS



Ceux qui attendent...

Draveil et du 1^{er} mai au Clemenceau de la *Mélie sociale* dont nous nous sommes plu à citer maints écrits, ici même.

Clemenceau passera — n'a-t-il pas déjà un pied dans la tombe ? D'autres gouvernants lui succéderont, qui ne vaudront peut-être pas beaucoup mieux que lui.

L'opposition anarchiste à tout Pouvoir durera. Les anarchistes resteront les éternels opposants à tout principe gouvernemental et autoritaire. C'est

assez dire qu'ils répugnent à toute attitude qui rapproche du Pouvoir ou qui le renforce. Mais lorsqu'il s'agit de réparer une iniquité criante, de résoudre ce que nous avons appelé une antithèse de justice nous sommes en droit de nous en prendre sinon au Pouvoir lui-même, du moins aux éléments qui gravitent autour de ce Pouvoir et à quel échoit de ce fait une partie des responsabilités globales.

Les socialistes parlementaires sont

précisément au nombre de ces éléments.

Qu'ils n'oublient pas qu'ils sont comptables de leur attitude devant le peuple, devant le prolétariat, des cités et des champs auquel ils ont demandé l'investiture électorale.

Leur attitude devant Cottin, pendant et après l'attentat, a été misérable, et sévèrement jugée par la classe ouvrière qui devait tomber dans les traquenards du 1^{er} mai.

Cottin est l'homme du peuple, le héros prolétarien, infiniment plus estimé que le satrape Caillaux, que le noceur Malvy, pour lesquels cependant la presse socialiste et les notabilités du Parti, n'ont pas craint de s'engager avec éclat.

Les prolétaires qui ont de la justice un sentiment inné, supérieur à la compréhension des plus fins légistes, ne pardonneront pas que Cottin reste en prison alors que tant d'assassins notoires courent les rues...

RHILLON.

Ouvrier, paysan, écoute :

Il y a cinq ans, les riches t'ont ordonné de sacrifier ta vie pour sauver la patrie.
Et tu as obéi.

Tu as quitté femme, enfants, travail, habitudes, parents, amis. Tu as tout quitté. Pendant cinq ans, tu as risqué ta vie. Et, si tu en es revenu, tu n'y es pour rien. Pur hasard ! Ceux qui t'ont ordonné d'aller ont fait ce qu'ils ont pu pour que tu n'en reviennes pas.

Aujourd'hui, que constates-tu ? Que tu as sauvé la patrie, mais que ton sort n'a pas changé.

C'est toujours la même vie de brute. Si tu réfléchissais un peu, tu en conviendrais.

Ignorant tout de ton propre sort, tu peux encore moins savoir, parce que tu lis les journaux des riches au lieu de lire tes journaux, qu'il y en a de plus malheureux que toi.

Oui, si malheureux que tu sois, il en est de plus malheureux encore, parce qu'ils sont en prison, au bagne, au cachot.

Ce sont des pauvres comme toi. Ce sont des ouvriers, des paysans comme toi.

Leur crime ?

Ils ont pris au sérieux la parole de Clemenceau : « Après tout, les anarchistes ont raison, les pauvres n'ont pas de patrie. »

Et ils sont insoumis. Et ils sont déserteurs. Parmi ceux-là se trouve notre ami Le coin.

D'autres, sans être insoumis ni déserteurs, ont commis une peccadille et ils sont enfermés pour des cinq, dix, vingt ans. Il y en a des centaines de mille comme cela.

D'autres encore ont propagé les paroles de Clemenceau. Ils ont dit aux pauvres qu'ils n'avaient pas de patrie et qu'ils étaient bien bêtes d'aller se faire casser la figure pour ceux-là seuls qui en ont une : les riches. Pour n'avoir fait que répéter ce qu'avait dit Clemenceau, ceux-là aussi ont été enfermés.

D'autres encore ont manifesté le premier mai ou un autre jour, comme notre camarade Lalou, condamné à dix ans de réclusion, comme ce pauvre Maurice Albert, enfant de dix-huit ans, condamné à cinq ans de réclusion pour avoir été assommé par les flics, — et ils sont, eux aussi, en prison pour longtemps. Parmi ceux-ci, il y a des femmes, d'autres enfants.

Ce n'est pas tout.

Il y en a d'autres que j'oublie : les victimes des riches ne peuvent plus se compter...

Je te l'ai dit et te le répète : tous ceux-là sont des tiens, des ouvriers, des paysans comme toi. Ils souffrent en prison. Comme ils sont trop et que les prisons sont trop petites, ils sont entassés dans des lieux infects. Ils n'ont pas d'air. Ils n'ont pas de nourriture. Ils meurent de faim. Des milliers sont déjà morts. Des milliers d'autres sont en train de mourir. Ils agonisent. Ils râlent. Ils crient au secours. Ils t'appellent. Ils tendent les mains vers toi et ils te supplient d'avoir pitié, de ne pas les laisser mourir ainsi.

Vas-tu les abandonner ?

Vous seuls, paysan, ouvrier, pouvez les sauver, parce que, vous seuls travaillant, tout s'arrête, si vous ne travaillez plus, et les riches alors prennent peur.

Pour les sauver, ces pauvres créatures humaines, nous ne te demandons pas, nous, de risquer ta vie comme tu l'as risquée pour sauver les richesses de ton patron, la terre du riche paysan, la maison de ton propriétaire.

Non.

Pour sauver ces milliers et ces milliers de lamentables victimes — et qui sont, ne l'oublie pas, tes frères, des pauvres, des ouvriers, des paysans — nous ne te demandons que de QUITTER LE TRAVAIL et de ne le reprendre que lorsque toutes ces pitoyables loges humaines, victimes des riches et des puissants, auront vu s'ouvrir les portes de leur tombeau.

Ouvrier ! Paysan !

Tu as donné ta vie pour sauver les richesses de tes ennemis, de tes maîtres, qui vivent dans le vice et dans la fainéantise. Ne vas-tu pas, pour ceux qui ont voulu défendre leur vie et la tienne en même temps, faire le sacrifice de quelques sous, de quelques journées de travail ?

Si tu continues à vivre en égoïste, à ne penser qu'au tabac, à l'alcool, au cinéma pendant que des centaines de mille de tiens meurent en appelant à l'aide, eh bien ! honte à toi ! Ceux-là que tu laisses mourir te maudissent et tu n'as que ce que tu mérites et c'est tant mieux si les riches t'écra-sent, car tu n'es qu'un lâche. S. CASTEU.

1874

